

ANDREÏ GUEGLASSIMOV

Les dieux  
de la steppe

roman traduit du russe  
par Michèle Kahn

*ACTES SUD*



## I

Les alouettes planaient si haut sur la steppe qu'elles pouvaient voir tout Razgouliaevka, d'un bout à l'autre, jusqu'aux derniers potagers. Et même bien plus loin. Elles pouvaient voir le facteur, le père Ignat, qui arrivait au village dans des nuages de poussière ; et les gamins qui s'accrochaient à la perche qu'il n'avait toujours pas ôtée de la charrette et qui dépassait à l'arrière comme un canon de char pointé, et puis de toute façon, c'était bientôt la fenaison et il faudrait la remettre en place ; et les coups de fouet qu'il donnait aux gamins, parfois en visant juste et parfois pas trop, pour les faire retomber sur la route. On voyait d'en haut les Japonais, peu nombreux à présent, qui s'étiraient en une mince colonne en direction des mines ; ils se mouvaient là dans les camps depuis l'automne 1939, depuis Khalkhin Gol\*, mais à présent, ils étaient sans escorte, parce qu'on était deux mois après la victoire et aussi parce qu'autour, c'était la steppe et que, de

\* Du nom d'un incident de frontière qui opposa l'armée Rouge, alliée à l'armée mongole, à l'empire du Japon et dégénéra en guerre non déclarée (11 mai au 16 septembre 1939), dans laquelle l'armée Rouge remporta la victoire.

toute façon, les loups les boufferaient s'ils tentaient de s'évader. D'en haut, les alouettes voyaient grand-père Artiom qui sortait, monté sur Petite Étoile, de l'autre côté de Razgouliaevka, vérifiant bien que personne ne lui filait le train, parce qu'il se faisait beaucoup de souci à cause de la gnôle cachée dans la steppe et qu'il n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit : il était couché là à se demander s'ils allaient la lui chouraver, ces salauds.

On voyait d'en haut grand-père Artiom exciter du fouet sa Petite Étoile en fonçant de plus en plus vite du côté des hauteurs, et juste à l'aplomb des alouettes, grand-mère Daria poursuivant son petit-fils Petka dans la cour, bousculant les chèvres abruties par la chaleur et la poussière, et essayant de l'atteindre avec son gros bâton.

— “Les chars du maréchal Rokossovski contournent l'ennemi par le flanc !” criait Petka, en courant vers le tas de bois pour éviter une attaque frontale.

Grand-mère Daria voyait très bien ce qui était juste devant elle. Même quand elle était presque endormie dans son coin, près du poêle, elle pouvait si bien cueillir Petka détalant devant elle, que c'en était à vous couper le souffle. En fonction de l'endroit qu'elle touchait.

Mais sur le côté, son champ de vision était mauvais. Une fois, grand-père Artiom, qui avait éclusé tout son alcool de contrebande, l'avait courcée à travers le potager, et après à travers champs, et puis là où on ramassait le sel gemme pour les chèvres et quand elle fut fatiguée, il la rattrapa et lui flanqua un bon coup en lui disant : “Espèce de pute, tu m'as bouffé toute ma vie !” Après quoi leurs fils, oncle Vitka et oncle Yourka, étaient arrivés

en courant. Au début ils avaient rossé grand-père Artiom de concert, et puis grand-père Artiom et oncle Yourka avaient couru après oncle Vitka, butant sur d'énormes morceaux de sel, se cognant les uns aux autres, en jurant et en riant. Six mois plus tard, oncle Vitka et oncle Yourka étaient partis à la guerre et grand-père Artiom s'était remis à obéir sans murmurer à grand-mère Daria, mais l'œil droit de celle-ci s'était fermé pour toujours.

— "Artillerie ! criait Petka. Charge à obus perforants."

Ramassant par terre des morceaux de bouse de vache séchée, il les lançait en direction de sa grand-mère, mais il s'efforçait de la manquer pour ne pas la fâcher tout à fait.

— Viens ici, canaille ! criait grand-mère Daria, tournoyant autour de son bâton comme le globe de l'école de Razgouliaevka autour de son axe. De toute façon, ce soir, tu rentreras quand tu auras faim. Et tu tâteras du fouet, enfant de salaud !

— Grand-père, hurlait-elle. Va attraper ton petit con ! Il a encore laissé l'étable ouverte et les chèvres sont sorties dans le potager !

— Il est allé changer la gnôle de cachette ! lui criait Petka en réponse. "Batterie ! Obus à fragmentation sur l'ennemi !"

La bataille s'était engagée à cause des chèvres. Petka, comme d'habitude, n'avait pas mis le loquet à la porte de la grange et à présent, en passant à côté de cette porte grande ouverte, il y donnait de grands coups de pied pour fâcher encore plus grand-mère Daria. Quand une chèvre se trouvait sur son chemin, il lui flanquait un bon coup et poursuivait sa course.

Sentant que grand-mère Daria commençait à fatiguer et cesserait bientôt l'attaque, Petka se rapprocha

d'elle en courant, en faisant semblant de gémir et de boiter pour que l'adversaire ne cesse pas de s'intéresser à lui. Une fois que la grand-mère avait mordu à l'appât et s'était de nouveau jetée à sa poursuite, Petka s'élança dans l'escalier, s'envola tel un éclair ébouriffé sur le toit de la grange et se mit à hurler de là-haut de toutes ses forces :

— Même pas mal ! Nananère !

— Va te faire..., espèce de bâtard ! Descends de là !

— Toi-même ! cria Petka en lançant un morceau de bouse de vache qu'il avait gardé en main.

Cette fois-ci, il avait bien visé. La boule séchée décrivit un bref arc de cercle et atterrit tout droit sur la tête de la grand-mère.

— “Pour notre patrie soviétique !”

— Attends d'être en bas ! Pour ce qui est de manger, tu peux toujours te brosser !

Elle donna un grand coup de bâton sur l'escalier, puis encore un, encore un autre.

— Je mangerai à la maison ! cria Petka. Maman me donnera bien quelque chose.

— Compte là-dessus ! Quand elle aura faim, elle se ramènera aussi.

Petka grimpa plus haut, s'installa sur le faîteau et écarta les bras.

— “Première escadrille ! Fin du bombardement ! Retour à la base ! Mission accomplie !”

Grand-mère Daria s'écarta de l'escalier, le regarda, ramassa un petit morceau de sel gemme que les chèvres avaient léché jusqu'à le rendre lisse et brillant, prit maladroitement son élan et le lança vers le haut. Le morceau de sel heurta le milieu du toit et lui retomba sur la jambe.

— “Cap à gauche, sur les batteries antiaériennes de l’ennemi ! cria Petka. Munitions épuisées. Pas de riposte au feu ennemi !”

La grand-mère grogna de douleur, cracha par terre et se dirigea en boitant vers le potager pour en chasser les chèvres qui broutaient les fanes de pommes de terre.

Petka la suivit encore un moment du regard, puis il en eut assez, il lécha le dos de sa main et leva la tête vers le ciel. Juste au-dessus de lui, bien haut, les alouettes battaient des ailes.

“Si je pouvais en faire autant, pensa-t-il en clignant des yeux. Quand on m’aura tué à la guerre, je deviendrai une alouette. Parole.”

Petka était sûr qu’on le tuerait à la guerre. Il n’envisageait jamais de mourir autrement. Une fois il s’était même sacrément bagarré avec son unique ami, Valerka, parce que celui-ci lui avait dit qu’il n’y aurait plus de guerre. “Comment ça, dit Petka. Qu’est-ce que je dois faire, alors ?” Mais Valerka, assis sur la route dans la poussière et étalant du sang sur ses joues pâles, répétait doucement : “Qu’est-ce que j’y peux, moi ? Demande à Anna Nikolaïevna. Elle dit que sous le communisme, il n’y aura plus de guerre.”

Anna Nikolaïevna enseignait depuis de nombreuses années toutes les matières aux enfants du village, à l’école de Razgouliaevka, elle leur donnait un peu à manger et c’était la seule adulte qui n’avait jamais appelé Petka “fils de pute”. Et pourtant, sur cette question de la guerre, même son autorité n’était pas suffisante pour Petka.

“Il y aura forcément la guerre, avait-il dit alors à Valerka. Et c’est pas des crevards comme toi qu’on enrôlera. Allez, lève-toi. Pourquoi tu restes assis ?”

Petka saisit Valerka par son bras fluet et le releva d’un coup, le prit par les épaules et hurla à pleins poumons : “Au loin, par-delà le fleuve, des feux s’allumèrent et dans le ciel pur, le crépuscule s’éteignait\* !”

Alors, Petka était absolument tranquille pour ce qui était de sa mort. Une attaque de cavalerie dans une cavalcade de chevaux ou une rafale scintillante de mitrailleuse ou le cockpit de son avion de chasse volant en éclats, peu lui importait. Le principal était de prendre de la vitesse et de l’altitude.

Assis à présent sur le toit de la grange, il tira vers lui un manche à balai invisible et pressa la gâchette en douceur.

— Petka ! appela une voix faible en bas. Descends de là. Allons chercher Hitler.

Petka regarda vers le bas et aperçut Valerka. Celui-ci rongea une carotte aussi pâle que lui.

— Je ne peux pas, dit Petka. Je suis en mission.

Il ne pouvait tout de même pas avouer à ce crevard de Valerka qu’il avait peur que la vieille Daria ne surgisse de derrière la porte. D’en haut, il voyait tout. Et si jamais elle s’était cachée dans l’entrée... En considérant l’effet d’une attaque subite, un tel coup pouvait réduire à néant tous ses atouts en matière de capacité de manœuvre. Les Allemands avaient bien failli en 1941 arriver jusqu’à Moscou. Et tout cela parce qu’ils avaient attaqué sans prévenir. Les fascistes sont bien des fascistes.

\* Paroles d’une chanson très populaire qui relate les exploits de la cavalerie rouge pendant la guerre civile.



— Mort à ces salauds d'Allemands ! cria Petka et il imita à pleine voix le crépitement d'une mitrailleuse.

— Nous n'avons pas encore cherché dans le ravin à côté des Japs. Et s'il se cachait là-bas ? dit Valerka.

À Razgouliaevka, on appelait "Japs" tous les prisonniers de guerre sans distinction. Après Khalkhin Gol, on avait enclos de barbelés un vieux baraque-ment situé non loin du village, on l'avait entouré de miradors et on y avait amené quelques samourais rescapés de Mongolie. Et quand la guerre contre les Allemands commença, on agrandit le camp. En 1943, des Fritz et des Hongrois trimaient déjà dans la mine de charbon, mais à Razgouliaevka, on continuait par habitude de les appeler "Japs".

— Mais tu as fouillé là-bas hier avec L'Atout et d'autres gars.

Petka abaissa le canon de sa mitrailleuse invisible et visa Valerka.

— Non, c'est pas vrai, dit celui-ci, et il cessa de ronger sa carotte.

— Si, si. Tu me prends pour un imbécile ?

— On a cherché un tout petit peu seulement. Et c'est pas L'Atout qui m'a demandé de venir.

— Même si c'est lui, je m'en fous pas mal !

Sur ces entrefaites, Petka cracha dans la direction de Valerka et celui-ci dut s'écarter un peu.

Parmi les gamins de Razgouliaevka, Lionka L'Atout était une autorité. Il devait son surnom à son amour des cartes. Et aussi à ce qu'il ne perdait jamais. S'il avait une mauvaise carte, il changeait simplement la couleur de l'atout en fonction de sa main. Et personne ne faisait mine de protester.

— Cours le rejoindre, va chercher ton Hitler. Sus aux traîtres de la partie soviétique, feu !

Petka vida tout son chargeur sur Valerka, mais celui-ci demeurait immobile et regardait vers le haut.

— File rejoindre ton Lionka ! Pourquoi tu bouges pas ?

— Je sais pas où ils sont.

— Ils attendent le père Ignat avec le courrier.

— C'est vrai ? Comment tu le sais ? L'étonnement se lisait dans les yeux de Valerka. Et moi qui les cherchais partout. Impossible de les trouver.

— Tu es bête. Ils sont depuis le matin à la gare à attendre le courrier.

— D'où tu le sais ?

Petka le regarda avec un sourire malin, puis il dressa la tête.

— Tu vois les alouettes là-haut ?

— Et alors ?

— C'est elles qui me l'ont dit. C'est mes espionnes.

Il lâcha encore une brève rafale dans le dos de Valerka qui s'éloignait en courant et cria à travers toute la cour :

— “Attention, attention ! Ici l'Allemagne ! Aujourd'hui sous un pont, on a choppé Hitler par la queue\* !”

Il ne fréquentait pas les autres gamins, ni avec Valerka ni sans. Surtout pas Lionka L'Atout. Il aurait dû se bagarrer trop souvent. En plus ces comptines n'avaient aucun intérêt et aucun Hitler n'aurait échappé à nos soldats.

Petka se glissa dans une petite fenêtre située juste sous le toit. Il se retrouva dans la fraîche pénombre

\* Paroles d'une comptine.

du fenil. Le plein soleil l'avait ébloui. Il entendait seulement le bruit que faisaient sous ses pieds les restes du foin de l'an passé. D'ailleurs, il n'avait pas du tout besoin d'y voir. Sa grand-mère avait raison de se fâcher parce qu'il ne fermait pas la porte. Il se précipitait bien vingt fois par jour dans la grange et n'en fermait que deux fois peut-être la porte.

Qui pouvait bien s'inquiéter de ces imbéciles de chèvres ?

Donc, il s'orientait parfaitement à l'intérieur de la grange. Comme un vrai éclaireur qui étudiait les lieux sur ordre de son commandant. Sauf qu'il n'y avait pas d'ordre pour le moment. Mais cela viendrait, qui pouvait en douter ? La reconnaissance sur le terrain, ce n'est pas de la rigolade. Pas comme de chercher Hitler dans les ravins avec un bâton.

Petka ricana et trouva à tâtons la vieille échelle qui descendait du fenil. Il fallait arriver à temps, avant que grand-mère Daria n'ait rassemblé toutes les chèvres dans le potager. Si elle tombait sur lui en bas, le combat serait bref. Elle ne faisait pas de prisonniers.

Une fois en bas, Petka dispersa le foin moisi entassé dans un coin et repoussa les planches. Sous celles-ci, dans une petite cache qu'il avait creusée trois jours auparavant, était installé un chiot. Au début, la grand-mère menaçait de l'étrangler, mais après elle lui avait permis de le garder. "Quand il aura grandi, dit-elle, il protégera les chèvres contre les loups."

Il y avait vraiment beaucoup de loups autour de Razgouliaevka. Une fois qu'il avait échappé à Lionka L'Atout et sa bande qui le pourchassaient à travers tous les potagers, Petka était resté planté

dans la steppe pendant peut-être deux heures parce qu'il avait peur de tourner le dos à un vieux loup assis devant lui. Il fumait des cigarettes roulées, jetait du tabac dans sa direction, rien à faire. Le loup se dressait sur ses pattes dès que Petka faisait mine de tourner le dos et de courir chez lui. Ils restèrent ainsi l'un en face de l'autre jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait sombre et que des femmes reviennent de charger des wagons. "Tu as eu peur, *filz de pute*, dirent-elles en riant et elles l'attrapèrent brutalement. Regardez, les filles, ça sera bientôt un vrai mec, même si c'est un bâtard." Mais Petka était heureux qu'elles l'aient sauvé et il encaissa l'insulte.

C'est à cause de cette histoire que grand-mère Daria l'autorisa à garder le chiot. À la fin de la guerre, les loups avaient tous les culots.

Elle ne savait pas, c'est vrai, que le chiot serait un mauvais berger. Parce que lui aussi, c'était un loup. Mais Petka n'avait pas l'intention de le lui dire.

Les loups de Razgouliaevka ressemblaient tellement à des chiens ordinaires que ce n'était pas difficile du tout de tromper la grand-mère. Petka inventa une histoire sur un type qui allait au chef-lieu de canton dans un camion et qui avait dans son camion un chiot qui avait pissé partout. Petka avait proposé de le lui échanger contre deux œufs et le type avait accepté.

"Ça aurait suffi un, grogna grand-mère Daria. Comme si je les pondais moi-même, ces œufs.

— Il a dit que ça ferait un chien de protection, ajouta Petka, à tout hasard.

— Protection mon cul", coupa-t-elle, mais elle lui permit de garder le chiot.

“Installe-le dans la grange, avait-elle dit. Qu’il s’habitue à l’odeur des chèvres.”

L’histoire des œufs fut aussi une réussite, d’ailleurs, parce que Petka, mort de faim, les avait tout simplement bouffés. Or la grand-mère savait très bien combien elle avait d’œufs et il aurait dû de toute façon lui rendre des comptes.

À présent, accroupi devant la cache, Petka caressa la tête du louveteau, le prit dans ses bras et se faufila habilement dans le fenil. Là, il était en sûreté. La grand-mère ne grimpait jamais à l’échelle.

Il avait recueilli le louveteau non loin du camp de prisonniers. Les autres gamins allaient rarement par là, parce que leurs parents le leur interdisaient, mais Petka, en guise de parents, n’avait que sa grand-mère qui se moquait pas mal de savoir où il s’était encore fourré, ce parasite. Il y avait encore sa maman, mais à Razgouliaevka, personne ne faisait attention à elle. Et Petka non plus.

Les gardes avaient pisté une louve et avaient jeté une grenade dans sa tanière. La louve avait été déchiquetée, mais les louveteaux, qui ressemblaient à des boules de fourrure, avaient été dispersés sur peut-être dix mètres alentour. Peut-être parce qu’ils étaient si petits et si ronds, ou peut-être en raison d’une souplesse infantile particulière, ils étaient tous restés en vie après l’explosion, ils avaient heurté le sol puis avaient rebondi comme des balles et après, les gardes étaient venus les achever à coups de crosse.

Petka s’était précipité en trombe au bruit de l’explosion, parce qu’il avait toujours peur que la vraie guerre ne commence sans lui. Il fonçait du haut des monticules, à bout de souffle, butait contre les morceaux de sel gemme, tombait, se

relevait d'un bond, les mains en sang et butant de nouveau. Il s'était fourré dans la tête que c'étaient les Japonais qui attaquaient, que l'armée de Guangdong avait fini par franchir la frontière et qu'il fallait à présent courir, se précipiter là où le combat avait commencé.

Quand il arriva sur les lieux, il n'y avait plus qu'un louveteau en vie. Un garde à grosses moustaches avait brandi son fusil pour l'achever, mais Petka, tel un éclair, sans même avoir réalisé ce qui se passait, se jeta sur le louveteau, le protégeant de son corps osseux, que la peur et sa course rapide faisaient trembler et s'écria :

“Ne le tuez pas ! Ne le tuez pas !

— Il est dingue, celui-là ? fit le garde en se rejetant en arrière. D'où il sort ?

— Je vous apporterai de la gnôle ! Mon grand-père passe la frontière chinoise ! Il vend des tonneaux là-bas ! Des bons tonneaux !”

Les autres gardes se rassemblèrent autour d'eux et allumèrent des cigarettes.

“Peut-être bien que ce gamin nous apportera vraiment de la gnôle ? dit l'un d'eux en réfléchissant à haute voix avec un accent ukrainien. Parce que la ration réglementaire de cent grammes, ça ne fait que nous échauffer. Qui est-ce qui a inventé ça ? Celui-là, il faudrait bien l'attraper et lui verser jusqu'à la fin de ses jours cent grammes pile-poil et pas une goutte de plus.

— Je vous en apporterai ! Je vous en apporterai ! se hâta de dire Petka. Grand-père va bientôt y retourner !

— Lève-toi. Pourquoi tu restes couché ?”

Petka se leva, serrant le louveteau contre sa poitrine.

“Qu’est-ce que tu vas en foutre ? prononça paresseusement l’Ukrainien qui avait des galons d’adjudant. Quand il sera grand, il va bouffer toutes les chèvres de Razgouliaevka.

— Non, il les bouffera pas. Je vais le nourrir de patates.

— De patates ? interrogea d’une voix traînante un garde à moustache, et il sourit. Pas de doute, il est dingo.”

Petka sentit que l’orage était passé.

“Bon, j’y vais, fit-il.

— En route, dit l’adjudant. Et n’oublie pas la gnôle. S’il le faut, nous nous pointerons à Razgouliaevka. Pigé ?

— Pigé ! cria Petka qui avait repris sa course.

— Attends !” cria le garde moustachu.

Petka s’arrêta comme planté sur place. Il entendit soudain le cœur du louveteau qui battait juste contre son index.

“Tu connais Aliona, qui habite près du soviet du village ?

— Oui, je la connais, elle a un fils qui s’appelle Lionka.

— C’est bien ça. Passe donc chez elle. Dis-lui que le caporal Sokolov demande qu’elle vienne le voir. Ça fait un moment qu’on ne l’a pas aperçue par chez nous.”

Il se gratta le nez et les autres gardes se mirent à rire. Petka fit un signe de tête sans rien dire et bondit en avant.

“Et surtout, n’oublie pas pour la gnôle”, dit-on derrière son dos.

Razgouliaevka devait justement son nom à la gnôle\*. Les habitants du coin l'échangeaient avec les Chinois sur l'autre rive contre ce qu'ils pouvaient et vendaient le reste aux gens de passage. Heureusement l'Argoun n'était pas profond à cet endroit et à la fin de l'été, il était complètement à sec. Les contrebandiers passaient sur l'autre rive en hiver sur la glace et en été par de nombreux gués secrets. Les gens venaient là de toute la Transbaïkalie. On ne pouvait trouver dans toute l'Union soviétique de gnôle meilleur marché et plus pure qu'à Razgouliaevka.

Mais pour Petka, tout n'était pas si simple. Grand-père Artiom dissimulait si habilement sa précieuse marchandise que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait découvrir où il l'emportait. Il la cachait à chaque fois dans un endroit différent. Pour la trouver, il fallait le suivre chez les contrebandiers, mais le grand-père était allé trois jours auparavant en Chine et à présent, il n'avait pas l'intention de s'y rendre avant un mois. Par conséquent, Petka avait peur que les gardes ne se lassent d'attendre et ne débarquent bien plus tôt que cela à Razgouliaevka, le camp n'étant qu'à dix minutes en voiture.

À présent, Petka était assis dans le fenil, il caressait le louveteau et se demandait comment il pourrait se renseigner sur cette maudite gnôle. Las de ses réflexions, il se mit à arracher ses croûtes. Il en avait une particulièrement grosse sur le genou droit, celle qui était apparue lorsqu'il s'était précipité à la suite de l'explosion. À présent, la tripoter était à la fois

\* Du verbe "gouliat" dont un des sens est "faire la bringue". Il existe effectivement un village de ce nom dans le territoire de Krasnoïarsk, en Sibérie orientale.



agréable et douloureux. Exactement comme de surveiller Lionka et les autres gars depuis un trou ou de derrière une palissade quand ils jouaient au lancer de couteaux ou au Serin\*.

Le louveteau fit bruisser le foin, poussa son nez vers la jambe de Petka et se mit à lécher le sang qui s'en échappait. Sa langue était douce comme le chiffon chaud et humide avec lequel sa maman frictionnait Petka quand il était malade. Il se mit à rire et repoussa le louveteau.

— Ça chatouille, imbécile, dit-il.

En bas, les chèvres que la grand-mère avait rattrapées faisaient claquer leurs sabots.

— En avant, espèces d'idiotes ! dit-elle en fermant la porte au loquet.

Petka serra d'une main le museau du louveteau et de l'autre se ferma la bouche pour ne pas éclater de rire. Lui non plus, il n'aimait pas les chèvres.

Grand-mère Daria disait toujours qu'il fallait aimer les chèvres et que ces chéries nous avaient nourris pendant toute la guerre. Pourtant ce n'était pas elle, mais Petka qui devait se décarcasser pour trimbaler depuis la steppe d'énormes morceaux de sel gemme qui vous écorchaient les mains jusqu'au sang. En plus, ces idiots de chèvres léchaient si vite ces cailloux que Petka avait une envie insupportable de les tuer toutes.

Mais ces trois derniers jours, ce n'était pas pour cela qu'il leur tapait dessus. Si elles dégustaient,

\* Deux jeux pratiqués à l'époque par les gamins dans les cours. Le second consiste à déloger un petit bâton taillé aux deux extrémités, planté dans le sol, avec une batte. Ce bâton, on ne sait trop pourquoi, s'appelle un "Serin".

c'était à cause du louveteau. À cause de son odeur, elles savaient bien que ce n'était pas du tout un chien et elles étaient très inquiètes, et de temps en temps elles s'agitaient et se tapaient la tête contre les murs. Grand-mère Daria s'inquiéta, se demanda pourquoi ces chèvres devenaient folles et Petka prit la décision de détourner sur lui les coups de l'adversaire, autrement, elle aurait pu soupçonner une embrouille.

Faisant irruption dans la grange, Petka se mettait à bourrer de coups les chèvres déjà effrayées et grand-mère Daria le poursuivait ensuite avec son bâton dans toute la cour, ne comprenant pas ce que ce parasite était encore allé inventer.

Mais par contre, elle ne soupçonnait pas le chiot. Il lui semblait que le danger venait du "parasite".

— Du calme ! cria-t-elle à présent depuis la cour, parce que les chèvres, tout de suite après être entrées dans la grange, s'étaient immédiatement rassemblées et s'étaient mises à frapper toutes ensemble de leurs têtes cornues contre la porte.

Petka n'en pouvait plus de se retenir et il se mit à rire doucement, puis il libéra le louveteau dont il avait fermé le museau pendant tout ce temps.

Pour sa part, il encaissait bien les coups. D'abord on n'arrivait pas toujours à l'attraper, et puis il avait appris très vite à berner les adultes. Quand ils parvenaient tout de même à lui mettre la main dessus, il hurlait et gémissait si fort et jouait si bien la comédie que la plupart du temps, ils laissaient tomber et se limitaient à une ou deux gifles. Il est vrai que grand-mère Daria pouvait parfois vous donner une telle torgnole que pendant une seconde on n'y voyait plus rien, mais elle n'y parvenait pas souvent.

Petka pouvait compter ses défaites sur les doigts de la main, et même d'une seule main.

Lorsque les chèvres se furent un peu calmées, il se coucha sur le foin, croisa son genou écorché sur son autre jambe et entreprit de se demander pourquoi, au fond, on le battait. Il en déduisait qu'il régnait une guerre perpétuelle entre les enfants et les adultes. Une guerre normale contre un adversaire très supérieur. Il ne manquait que le speaker, l'oncle Levitan\* proclamant de sa belle voix dans le haut-parleur du soviet de village : "Au nom du Bureau soviétique d'information..." Pour qu'après le grand-père Artiom se précipitait dans la steppe pour voir si on ne lui avait pas piqué sa gnôle histoire de fêter cet heureux événement.

Petka se léchait pensivement le doigt, en effleurait son genou qui lui cuisait, grimaçait, bougonnait tout doucement et se souvenait qu'oncle Yourka, juste avant de partir au front, avait regardé son œil au beurre noir et avait dit : "Ce n'est pas grave, mon gars. Tu sais comment ta grand-mère nous cognait dessus, quand on était petits ? Elle prenait une bûche et boum ! Tant pis pour celui qui ne s'était pas caché ! C'est toujours le premier qui prend. Vitka, presque personne ne le touchait. Quant à ta maman, toute la famille lui faisait des mamours. On lui en a tant fait, putain... Il aurait fallu la fouetter avec des orties. Qu'est-ce qu'elle va devenir, maintenant ?" Oncle Yourka hochait la tête, soupirait et éteignait sa cigarette. "En général, mon gars, c'est

\* Célèbre speaker de la radio soviétique pendant la guerre, qui lisait les communiqués du Bureau soviétique d'information concernant le déroulement des combats.

mauvais d'être le premier. Le premier récolte toute la merde. Mais ne te laisse pas faire ! Tu es de notre sang, même s'il est un peu dilué. Quant à ce chien en chaleur de Mitka, Vitka et moi, on lui arrachera la tête. On va aller au front et on le dénichera."

À moitié endormi, Petka se rappelait les paroles d'oncle Yourka et laissant confusément errer ses pensées, il rêvait que maman s'était à nouveau mise avec quelqu'un et qu'alors peut-être il aurait un petit frère et que personne ne le battrait parce qu'il serait le second, que ce serait seulement lui, Petka, qui lui taperait dessus, et que ce serait un vrai bonheur.

Ses yeux s'ouvrirent à plusieurs reprises, glissant sur les trous béants dans le toit. Petka bâilla, se tourna sur le côté gauche, tira le louveteau par une patte, glissa sa main sous sa joue barbouillée et s'endormit.

Il vit en rêve oncle Yourka et oncle Vitka montés sur un grand char et le camarade Staline qui volait sur un avion énorme et lançait habilement des bombes tout droit sur l'état-major fasciste.